

Collège de Lund.

Année scolaire 1871-72.

Discours

# Jeunes élèves,

Appelé à prendre la parole dans cette solennité modeste, à tout d'ordinaire sourit à vos cœurs, je ne puis me défendre d'une émotion profonde. Quand je considère vos familles impatientes de partager votre joie, ces hommes de mérite qui viennent applaudir à vos efforts, je ne puis oublier qu'il y a deux ans, à pareil jour, cette assemblée d'élite devait, malgré les préoccupations d'une guerre cruelle, se réunir dans cette enceinte pour embellir votre triomphe. Déjà tout était prêt pour cette fête de famille qui inaugurerait un premier succès de nos armes : quelques instants encore, et nous allions proclamer les noms de nos jeunes vainqueurs, lorsque se répandit tout-à-coup la nouvelle du plus affreux désastre. Tous les esprits furent confondus, comme frappés de la foudre ; vous aussi, jeunes élèves, vous prîtes part au deuil de vos familles attendant des jours meilleurs pour recevoir le prix de vos laborieux efforts. Hélas ! ce revers de la Fortune n'était que le prélude de plus grands encore !

à Dieu en plaise que je veuille revivifier votre douleur, en rappelant les calamités sans nombre qui ont fondé sur notre malheureux pays ! Il n'est aucun de vous, j'en suis persuadé,



dont le cœur soit resté insensible au milieu de cette série d'in-  
tens dont la France palpita depuis si longtemps. Mais ces grandes  
et terribles leçons ne doivent pas rester sans fruit. La France  
gardera l'implacable souvenir de tout de détails, de ces milliards  
perdus pour les œuvres de la paix, de la science et de la civilisation.  
Mais, par les armes ou par les idées, elle se vengera, si elle est assez  
sage pour donner au monde le spectacle contagieux d'une société  
qui se régénère dans le malheur et se fortifie, au sein de la  
liberté, en vulgarisant l'instruction dans toutes les couches sociales.  
Honneur au premier magistrat de la cité, dont la sollicitude  
vous protège et vous encourage, et dont les nobles efforts, secondés  
par un conseil tout dévoué à l'œuvre nationale, rendent l'instruction  
accessible au plus grand nombre et répandent parmi vous la sève  
généreuse des convictions morales et patriotiques.  
Toutefois, si regardant autour de moi et comptant ceux qui partagent  
avec vous cet inestimable bienfait, je pense à ceux qui en sont privés,  
je suis effrayé de votre petit nombre. Autour de nous erre et souffre  
une multitude livrée à l'ignorance, atteinte de cette infirmité qui  
contourne en elle toutes les autres et qui interdit de la guérir. Au-  
delà d'un étroit foyer de lumières s'étendent de vastes ténèbres  
qui enveloppent la majorité de nos semblables. C'est là que la  
religion se revêt d'idolâtrie, que l'histoire se déguise en légende,  
que l'amour de la liberté incline au désordre, que les notions du bien  
et du mal obscurcies ne dirigent plus le jugement et font place à la  
sauvage adoration de la force; c'est là que les crimes s'absolvent  
par le succès.



Et parmi ceux encore qui connaissent le sens et l'usage de l'éducation, dans cette classe éclairée qui ne veut pas que ses enfants dégénèrent, combien d'erreurs et de faiblesses viennent diminuer ou corrompre les avantages d'une éducation libérale. Que collèges et dans la famille que d'obstacles, que de pièges entourent cette source difficile de laquelle doit sortir un homme, digne de son temps et de son pays. Lorsqu'on connaît tous ces périls, lorsqu'on veut compter ceux qui les ont heureusement traversés, l'on est étonné comme l'orateur Chrétien du petit nombre des élus : civilisation française, que reste-t'il pour votre partage.

Gardons-nous cependant, Messieurs, d'un découragement injuste et d'autant plus coupable que la patrie réclame notre dévouement et nos sacrifices. Ne s'agit-il point ici, au sujet du repos et de l'honneur des familles, de la prospérité du foyer domestique ? N'est-il pas enfin et surtout question de l'avenir de cette nation intelligente et généreuse, dont les malheurs mêmes ne sont jamais sans gloire, ni les erreurs sans quelque noblesse ? S'il est réservé à nos enfants ou de sauver la société par leur actif concours et par leurs exemples de toute nature, ou d'accélérer sa ruine par leur nullité intellectuelle et par leurs vices, si le salut du pays est dans la bonne éducation de la jeunesse, convenons que rien ne doit nous coûter pour arriver à ce résultat.

Leibnitz a dit et bien d'autres ont répété après lui : « si l'on réformait l'éducation, l'on réformerait le genre humain. » Cette pensée est-elle vraie ? Une telle réforme serait-elle possible ? Oui, si l'on pouvait complètement isoler l'enfant, car il s'assimile



nécessairement, qu'on le veuille ou non, les idées se répandent dans l'air qu'il respire; oui, si l'on pouvait parquer les générations, pour leur donner une culture séparée; mais elles naissent, croissent, meurent pêle-mêle, ne cessant d'agir et de réagir les uns sur les autres. Leibnitz semble avoir oublié que cette éducation qui doit reformer le genre humain, c'est le genre humain qui la donne.

"Que chacun, disait avec plus de raison à un jeune conspirateur, un vieillard spirituel et sensé, que chacun, dans son humble sphère, essaye à devenir meilleur et à rendre meilleurs ceux qui l'entourent; là, et là seulement, gît la pierre angulaire de la régénération future. Pour moi, mon cher ami, quand dans la première boutique où je puis entrer, on ne me demandera que le juste prix, ou à peu près, de l'article que je désire acheter, je regarderai mon pays comme ayant fait une plus importante conquête que s'il s'était donné toutes les institutions de Sparte et celles d'Athènes par dessus le marché."

Que toutes les familles, capables d'intervenir dans l'éducation de leurs enfants, comprennent leurs devoirs et les remplissent, et l'on entendra moins parler de réformes dans l'éducation. Elles se feraient à leur heure et comme d'elles-mêmes; elles sortiraient de l'expérience de la nécessité, de l'initiation individuelle, plus sages et plus douces que celles qui suggèrent le vague mécontentement de l'opinion.

Mais, par une erreur trop commune, on ne veut la voir que dans les établissements qui se chargent de la donner, et quand on a réglé leur discipline, leurs études, on croit avoir atteint le but. C'est quelque chose sans doute, mais ce n'est pas tout, il s'en faut bien.



L'Éducation publique n'est point destinée à débarrasser les pères du premier de leurs devoirs, mais simplement à leur venir en aide pour le mieux remplir. C'est un puissant secours qui assure à leurs enfants le concours de plusieurs maîtres divers, la régularité du travail, le bienfait de la vie commune, de précieuses avantages qu'ils ne trouveraient pas dans la maison paternelle, mais qui ont besoin eux-mêmes d'une intervention extérieure pour ne point devenir inutiles ou dangereux. L'éducation publique ne doit pas être traitée comme une machine mystérieuse et bienfaitrice, qui reçoit des enfants et qui rend des hommes sans qu'on ait d'autre peine que celle de les apporter et de les reprendre, ou comme le dépôt d'un régiment qui reçoit des conscrits et qui rend des soldats.

Il est des choses que l'on doit savoir sans les avoir apprises, et qui doivent pénétrer en nous avec l'air qu'on respire. L'attachement éclairé au pays, la connaissance des grands faits de l'histoire contemporaine, de nos lois, de nos usages civils, doivent se faire jour dans un jeune esprit par le seul contact de la famille et du monde.

L'Éducation, au meilleur point, est une œuvre de transmission; c'est à la famille qu'incombe le devoir de former l'esprit et le cœur de ses enfants, et comme le dit le poète dans la bouche d'Enée au jeune Ascagne:

Vixit, par, virtutem ex me, verumque laborem,  
Fortunam ex aliis...

En fait d'éducation, il faut s'occuper des pères plus que des enfants, et de l'amélioration de la société plus que de celle des collèges. Car ce qui sauve l'éducation lorsqu'elle est en danger de se corrompre, et



ce qui par elle peut sauver les peuples lorsqu'ils tendent à leur perte, c'est cet amour si saint, si passionné, quelquefois si héroïque que tous les pères, ou du moins presque tous, éprouvent pour leurs enfants. Cet amour donne de la force aux faibles, des yeux aux aveugles, et peut faire surgir du sein de la corruption une rénovation inattendue. Tant que les affections de la famille subsistent chez un peuple, dans leur force native, il y a espoir de le sauver. Il suffit pour cela de lui faire bien comprendre ce qu'exige de lui la bonne éducation de ses enfants; car son désir est toujours qu'elle soit la meilleure possible, et s'il la donne ou la laisse donner mauvaise, ce n'est pas qu'il soit mal intentionné, c'est qu'il est égaré ou séduit.

Faisons donc tous nos efforts pour éclairer la sollicitude des pères de famille, si nous voulons que la jeunesse soit bien élevée; excitons-les à corriger en eux-mêmes ce qui s'oppose, sans qu'ils s'en doutent, à la réalisation de leur vœu le plus cher; prenant l'inverse de la pensée de Leibnitz, réformons le genre humain et l'éducation sera réformée.

Le genre humain! je n'ai pas le prétention de travailler pour lui. Mes pensées ont un objet plus restreint. Cet objet, c'est la France, notre chère patrie; c'est notre époque si inquiète et si douloureusement tourmentée. Je vous les livre, ces pensées, le cœur anxieux, le front brûlant, et fixant un regard inquiet sur nos chers enfants, qui croissent pour un avenir si incertain.

Leur éducation qui aura tant d'influence sur cet avenir dépend absolument de nous, persuadons-nous le bien. Si nous avons la ferme volonté de réussir dans cette œuvre, nous en aurons le pouvoir. Que faut-il? il faut que chacun



de nous, comme chef de famille, fasse dans la sphère tout ce qui dépend de lui pour élever son fils, et se souviene que si les maîtres ont recourus pour secourir un père, ils sont insuffisants pour le remplacer.

Tel est notre devoir : devoir impérieux dans ces tristes circonstances où se trouve notre malheureuse patrie. Que chacun de nous fasse ce qu'il peut et ce qu'il doit, les obstacles, quelque graves et quelque nombreux qu'ils soient, seront écartés.

Et qu'on ne dise pas : « à quoi me servira de bien élever mon fils, puisqu'ensuite il finira très-probablement par devenir semblable aux autres jeunes gens à la vie desquels la sienne sera mêlée ». Détestable sophisme par lequel une coupable négligence cherche à se faire illusion ! si chacun raisonne ainsi, personne ne fera son devoir ; en se défiant les uns des autres, on perdra tout. Espérons, au contraire, que les autres feront leur devoir, et en tout cas, faisons le nôtre. Etudions-nous à former des hommes, tels que les circonstances les demandent ; préparons à la France, au milieu de ses malheurs, la plus grande de toutes les richesses, en lui donnant une race d'hommes fortement trempés pour le travail et le sacrifice.

Grâce à cette éducation virile, les penchants qui pouvaient dégénérer en vices se développeront en vertus. Sans qu'il soit nécessaire de s'occuper de chacun d'eux séparément, d'emender, de tailler, de couper dans le vif, d'avoir sans cesse le sécateur à la main, l'arbre prospérera et se couvrira de fruits.

Mais, comme je l'ai déjà dit, pour bien diriger l'éducation de nos enfants nous avons besoin de travailler fortement sur nous-mêmes ; et nous ne



Restons à rien, tant que nous n'aurons pas corrigé en nous ce qui nous empêche d'accomplir efficacement notre devoir envers eux. Il est avant tout un premier obstacle qu'il faut vaincre, c'est cette idolâtrie de l'intérêt matériel qui a fait parmi nous d'affrayants progrès, l'esprit qui ne cesse de s'étendre et d'étouffer peu à peu les plus nobles sentiments. Dans la famille, dans les conversations, dans les livres, tout se retentit-il pas autour de nos enfants, des louanges que l'on donne à la richesse, au bien-être matériel! Ne se forme-t-il pas de tous ces suffrages comme un cri public et une voix bien plus dangereuse que celle des Sirens dont parle la Fable, qui, après tout, n'était entendue qu'aux environs du rocher qu'elles habitaient!

à toute ces voix enchantées, il est donc nécessaire d'en opposer une qui ne fasse entendre au milieu de ce bruit confus d'opinions dangereuses et qui désigne tous ces faux préjugés. Loin de moi la pensée toutefois de blâmer l'industrie, le progrès, la richesse, le bien-être matériel! me préserver le Ciel d'une pareille démons! Ce qu'il faut blâmer, c'est l'empire esclaves qu'ils se sont arrogé, c'est l'exil de toutes les idées généreuses, c'est l'effacement du principe moral, dont le droit cependant est de dominer les préoccupations matérielles, de les prévenir, de les exorciser.

Dans le siècle dernier, on a vu d'un géomètre qui après avoir lu Andromaque ou Iphigénie, dit froidement: « qu'est-ce que cela prouve? » au moins cet homme, s'il était incapable de sentir le beau, avait quelque amour pour le vrai. Mais aujourd'hui, ce n'est ni du beau, ni du vrai qui on se préoccupe. La question que l'on pose à propos de quoi que ce soit est celle-ci: « qu'est-ce que cela rapporte? » Et s'il paraît prouvé qu'un sentiment de l'âme, l'amour de la patrie, par exemple, ne rapporte rien, on le range du nombre des vertus.



Arrêtons-nous sur cette voie fatale ; replaçons-nous sous la prédominance du principe moral, et sans rien abandonner des intérêts matériels, ayons toujours le courage de les lui subordonner. Nous inspirant en outre de notre triste situation, efforçons-nous de faire pénétrer dans le cœur de nos enfants l'amour du devoir qui fait le citoyen ; l'amour de la discipline qui fait la force d'un peuple ; l'amour enfin de la patrie qui rend tous les devoirs faciles.

L'amour du devoir remplit les âmes de ce feu toujours ardent et incorruptible qui les élève au-dessus du vulgaire, nourrit les sublimes sentiments, soutient et anime dans les entreprises difficiles, consume et divore tous les obstacles, et fait trouver un sentiment de satisfaction dans l'accomplissement rigoureux des tâches les plus ingrates.

La volonté principe de toute action est en elle-même le premier de tous les guides dans l'accomplissement du devoir. C'est elle qui ouvre et fraye les voies ; qui enseigne dans quel esprit on doit y marcher. Les bonnes intentions du cœur produisent les bonnes inspirations de l'esprit ; tout se lie et en nous. Cette pure et franche volonté est dans quelques hommes le premier germe du succès ; elle est dans tous le principe des habitudes louables qui jettent leurs racines dans l'âme ; y multiplient et ne peuvent plus être arrachées. L'homme accoutumé à être juste et bon ne saurait cesser de l'être ; c'est surtout pour le bien que l'habitude doit devenir une seconde nature. Presque au moral comme au physique un centre de gravité, vers lequel il faut que nous revenions malgré nous-mêmes.

Aimons nos devoirs : ce mot renferme toute la pratique. Dans l'âme passionnée pour les devoirs, ainsi qu'en un ardent cheval qui rejette tout vil alliage, les affections humaines viennent s'épurer. L'intérêt y dénoue ce qu'il avait



de personnel. Il ne dit plus moi; car ce n'est qu'au retour qu'il songe à lui-même.  
Que dis-je? il est devenu principe moteur dans l'accomplissement du bien général.  
Il ressemble aux vagues qui portent et font mouvoir le navire, et c'est la voile qui  
est le péché.

Plions aussi notre enfant à l'obéissance, plions-l'y de si bonne heure que le  
moment où il a commencé d'être entièrement docteur n'ait laissé aucune trace  
dans sa mémoire et le confonde dans une même nuit avec les souvenirs indistincts  
de son œil à la vie.

Obéir, en fait, c'est la salut de l'enfant, c'est la moralité, c'est la vie. Point  
d'éducation sans discipline; point de discipline sans une autorité invisible,  
insurmontable. L'autorité, qui préside aux écoles, image de l'autorité patri-  
nelle dont elle est empruntée, comme elle, est indulgente, mais comme elle,  
est absolue. Les maîtres, comme les pères, sont la loi vivante. Sous l'empire  
de cette loi, nos jeunes élèves font l'apprentissage de l'ordre; ils l'exercent  
sans relâche à porter le joug salutaire de l'obéissance, joug qu'ils retrou-  
vent plus tard, lorsqu'ils seront devenus des hommes. Le respect qu'ils ont  
aujourd'hui pour leurs maîtres, pour leurs parents, ils l'ont alors pour  
leurs magistrats. Les lois, à la vérité, sont le fondement des empires, et  
en y conservant la règle et le bon ordre, elles y maintiennent la paix et  
la tranquillité. Mais d'où les lois elles-mêmes tirent-elles leurs forces, sinon  
de la bonne éducation qui assujettit les esprits à ce frein salutaire?

Quel legs sive, moribus vanae proficiunt?

Vieja la ve morale a commenci pour nos enfants et la loy combat des  
passions contre le desir. La foiblesse de l'age les trahirait dans une lutte  
inégale s'ils n'étaient recueurs par la discipline toujours présente.



Que l'ordre imprime en eux ces habitudes profondes, ineffaçables ; c'est le vœu  
de la patrie, qui leur demande le repos dont elle a besoin après tant de  
revers.

O Patrie ! puisse ton amour retremper nos âmes et nous inspirer les plus  
beaux discours ! Aujourd'hui, plus que jamais, nos enfants ne sauraient  
être élevés dans une complète indifférence pour la terre maternelle, cette terre  
qui doit leur être si sainte et si sacrée. Ici à leurs yeux, toutes les patries  
possibles ne sont pas égales, l'Allemagne et la Espagne comme la France,  
réduits en cela au sort de l'enfant trouvé à qui toutes les mères sont  
également indifférentes, parce qu'il n'en a aucune à aimer.

Se figure-t-on d'ailleurs que la mère, que le père seront longtemps choisis  
de leurs enfants, quand la patrie leur sera devenue indifférente ? Non,  
le devoir civique et le devoir filial sont deux sentiments connexes, et, dès  
que l'amour du pays s'éteint, l'amour de la famille est bien près de  
s'affaiblir : tous les sentiments généreux qui font la gloire et la grandeur  
de l'humanité ne restent plus alors qu'une laur mourante ; la société  
n'a plus d'âme, la patrie est annihilée et la famille est scindée ; scindée  
en deux parts : les parents qui aiment toujours, les enfants qui n'aiment  
plus.

Craignez cette ingratitude, vous tous qui ne vivez que pour vos enfants ; placez  
dans leur cœur les bases d'un amour inaltérable. Tout votre bonheur  
avenir dépend des principes que vous aurez inculqués dans ces jeunes âmes.  
Utilisez pour les exemples les plus ingénieuses et les plus constants, les  
des plus salutaires exemples. L'éducation morale doit être ambitieuse dans  
ses enseignements et demander beaucoup pour obtenir quelque chose. Qu'elle



ne voie nulle exhortation trop vive, nul exemple trop salubre; qu'elle prépare les jeunes gens aux assauts de la vie qui leur enlèveront toujours assez de leur vertu. En attendant cette épreuve, que vos enfants soient instruits de ce que votre espèce a fait de plus grand, de ce qu'elle a pensé de plus glorieux et de plus noble. que, suivant le conseil de Montaigne, « ils pratiquent par le moyen des histoires les grands âmes des meilleurs siècles »; qu'ils s'habituent à respirer dans ces régions pures et lumineuses; élèvez-les au plus haut, si vous ne voulez les voir trop descendre. Aspirez à faire des héros, si vous voulez faire des humains gens; c'est sur les débris de ce jeune héritage que reposera l'humilité de l'âge mûr.

Agissez surtout par la sympathie; provoquez le sentiment, il naît; touchez la corde, elle résonne, elle ira réveiller au fond du cœur d'autres cordes inconnues qui bien sent harmoniques. Voilà quelle est dans la famille, au collège et partout la loi de l'éducation morale: transmettre les bons sentiments ou plutôt les provoquer par la sympathie des sentiments semblables. Voyez cet adolescent: tous les sentiments généreux sont tous son âme comme une sonate de Mozart est dans un piano, mais il faut l'éveiller par l'impulsion des doigts; comme une statue de Canova était dans un bloc de Carrare, mais il a fallu l'en dégager par le ciseau. — Non, ne diriez-vous peut-être, la sonate, la statue étaient dans l'âme de l'artiste. — Et qui vous dit le contraire? c'est aussi de votre âme ou du moins par votre âme que les bonnes qualités sont venues à votre enfant. Mais plus honneur que l'artiste, quand vos doigts ont quitté les touches, l'instrument continue de résonner seul; quand le ciseau a achevé son œuvre, la statue comme celle de Pygmalion, est animée et vivante.



Et qui sivez qu'une mère peut faire naître dans l'enfant une volonté  
conforme à la sienne ! c'est ce qu'avait compris cette femme héroïque, qui  
comptant pour peu la noblesse de son origine, aspirait à former des héros.  
S'élevant, malgré son veuvage, au-dessus des faiblesses et de l'égoïsme masculin  
elle voulait par l'éducation vicile de ses enfants préparer des sauveurs à  
la patrie. Fille du législateur l'Espérain, elle ne demandait pour elle l'autre  
pierre que la gloire de ses fils, et voulait avant tout s'entendre appeler  
la mère des Français. Noble Cornilice, votre ambition était grande et  
légitime ! n'aurons-nous pas aussi la pudeur d'un peuple qui porte le deuil  
de ses malheurs ! Ne verrons-nous pas la fleur des beaux sacrifices s'allumer  
tout-à-coup dans ces vives et saillantes natures des femmes françaises. En  
1813, les femmes prussiennes changèrent leurs anneaux d'or en anneaux  
en fer portant la date des malheurs de la patrie : vous pouvez même  
encore : des sacrifices de diamants et de perles payeraient nos malheurs  
sans doute, mais n'assureraient point notre salut, notre régénération future.  
Néanmoins pour la patrie des bijoux plus précieux, aspirez vous aussi à  
faire des héros, et le jour viendra où la France, riche de vos trésors,  
se relèvera plus forte, plus puissante que jamais, et alors, comme le dit  
un illustre étranger, nos vainqueurs surpris, après nous avoir vaincus, de  
ce qui restait d'argent à la France, seront encore plus étonnés de voir  
ce qui lui restait de vertu.

Luxel, le 25 Juillet 1872.



professeur du 3<sup>ème</sup> et 4<sup>ème</sup>.